N° 4 — TROISIÈME ANNÉE — 20 Février 1899

LE SPIRITUALISME MODERNE

Organe de l'“ *UNION FRATERNELLE SPIRITUALISTE* ”

PARAISSANT LE 5 ET LE 20 DE CHAQUE MOIS

Tout effet a une cause. Tout effet intelligent a une cause intelligente.
La puissance de la cause intelligente est en raison de la grandeur de l'effet.
Naître, Mourir, Renaître encore et Progresser sans cesse, telle est la Loi.

ALLAN KARDEC

SOMMAIRE

LE COURAGE

L'avenir appartient aux braves.

Depuis l'aurore jusqu'au couchant de la vie, la lutte est ardente et de tous les instants dans des conditions physiques et morales d'infinie diversité pour les individus.

Cette lutte acharnée fut longtemps circonscrite entre l'homme et les éléments; celui-ci dût combattre pour assurer sa subsistance. Son empire sur la matière grandit et le fit, peu à peu, sortir du cadre de la commune animalité.

Le champ de la lutte s'étendit encore avec l'éveil de la conscience. La vie sociale apparut et avec elle ses exigences; les nécessités physiques rencontrèrent en face d'elles des obligations morales qui s'imposèrent à leur tour.

Ces éléments s'ignoraient d'abord; mais, de l'intensité du labeur quotidien de l'homme, ainsi que des phosphorescences sous l'action de la chaleur solaire, les lois morales surgirent, faibles d'abord, et graduellement s'affirmèrent; ainsi que de nos jours aussi l'activité intellectuelle engendra ces foyers de lumières qui chassent les ténèbres de la nuit dans nos grandes cités civilisées.

Ces éléments se révélèrent des énergies puissantes qui restèrent longtemps enveloppés dans le mystère de leur caractère irrésistible. Bien que, le plus souvent, ils semblent se combattre, leur antogonisme cependant, dont nous sommes le jouet, est plus apparent que réel. En vérité, ils concourent tous deux à l'œuvre du Progrès. Ils sont comme les deux pôles de la force immense qui actionne l'Univers dans son évolution; ils conduisent la matière primitive, mobile et négative vers le positif, vers la Spiritualisation, vers l'esprit indestructible; l'un est le point de départ, l'autre est déjà un degré de l'évolution dans l'incommensurable devenir.

Ces deux forces sont donc les deux aspects essentiels de la loi suprême qui domine la nature tout entière, et l'humanité infime dans l'échelle des infinies perfections ne saurait se soustraire à son influence.

Aussi, la loi qui règle notre ascension progressive est non plus une nécessité fâcheuse, mais un bienfait libérateur qui nous aide à briser chaque jour les barrières qui entravent l'essor de notre âme avide de conquérir les sommets lumineux de la science infinie.

L'auteur de cette loi n'est donc plus un tyran aveugle et détestable, mais un père plein d'amour et de sollicitude, digne de notre reconnaissance et de toute notre filiale affection.

Ce principe établi, reconnu, justifié, nous dicte, désormais, notre devoir tout entier de consacrer toutes les ressources de notre être, toutes nos facultés physiques et morales, à l'accomplissement de notre tâche. La spiritualisation de notre âme, par le moyen infaillible de la pratique de la loi d'amour, nous paraît aussi rationnelle, aussi impérieuse, que l'alimentation quotidienne de notre corps physique,

Toute action contraire à notre intérêt à la fois si immédiat et si supérieur, semble un acte de démence aussi flagrant que le refus de prendre des mets succulents qui nous seraient offerts pour nous donner la santé, le bonheur.

Pouvons-nous encore discuter avec nous-même? La moindre sagesse nous l'interdit. De plus, l'expérience et la raison, dont nous aimons à invoquer le témoignage, nous démontrent constamment que nos velléités de résistance à nos devoirs sont toujours suivies d'amères et cruelles déceptions, même dans la vie présente; que nos pertes de temps et les préjudices que nous causons à notre prochain devront être inévitablement réparés, au besoin dans l'avenir, par des existences laborieuses, jusqu'à ce que soit complète notre réhabilitation devant la Justice immanente à laquelle aucun être humain ne peut se soustraire.

C'est alors que la nécessité du courage s'impose rigoureusement à nous pour nous aider à triompher de nos épreuves et de nos luttes. C'est par lui seul que nous pouvons vaincre le sphinx qui nous barre la route. Si nous sommes veules, si nous tremblons devant l'obstable qui se dresse devant nous, nos yeux se voilent, nos pas chancellent, et encore une fois nous tombons dans l'abîme.

Tandis que le courage — toutes ses manifestations le prouvent — est l'âme de la victoire. Celui qui en est pénétré est ferme dans ses résolutions, il veut vaincre à tout prix, et par lui ses forces sont décuplées et il triomphe.

Et puis, l'homme brave n'est jamais assailli en face, parce que l'on sait que les attaques les mieux combinées sont toujours repoussées avec fracas, et si l'ardeur de la riposte n'assure pas toujours une victoire éclatante, le mérite de la vaillance reste du moins une occasion de gloire incontestée; l'ennemi se sera couvert de honte, il en sera réduit à ourdir désormais ses complots dans l'ombre; mais le véritable courage ne sera pas moins vigilant qu'intrépide et les assauts du mal seront déjoués par sa perspicacité.

Le courage est donc le plus sûr auxiliaire de la force, et la puissance est sœur de la sérénité. Le front du brave, en effet, n'est jamais assombri par l'inquiétude; on ne le surprend jamais marqué de la sinistre empreinte de l'angoisse ou de la crainte, son intrépide activité les lui a fait, depuis longtemps, ignorer.

Devant l'homme courageux, les obstacles s'aplanissent, les difficultés s'inclinent : sa bravoure enfin assure sa sérénité.

Mais aussi quels pas de géants, celui-là ne fait-il pas dans le vaste champ des réalisations? Tandis qu'autour de lui nombre de ses frères rampent faibles, hésitants, torturés par la crainte de catastrophes imaginaires et l'approche imminente de luttes nouvelles, l'homme courageux, au contraire, s'élance avec sérénité, en pleine lumière, à la conquête de nouveaux progrès, vers l'idéal de sa foi robuste, et il va, marquant chacun de ses pas, chacun de ses efforts, par autant d'acquisitions et de victoires sur la matière qui le grandissent, l'élèvent et le fortifient de plus en plus.

C'est ainsi que nous le voyons dépouillant avec ardeur le vieil homme de toutes les tares du passé, éclairant son âme sur tous ses devoirs et s'appliquant à les remplir.

La vaillance est digne de l'ambition de toutes les âmes courageuses, cette vertu devrait orner toutes les âmes de bonne volonté et surtout elle devrait être la gloire de tous les spiritualistes, eux qui n'ont pas, pour atténuer leurs faiblesses, l'excuse de l'ignorance.

Nous sommes, en effet, inexcusables dans nos lâchetés, nous qui avons le privilège incomparable de connaître la Loi, notre devoir suprême : « Nous aimer les uns les autres. » Nous avons tous les éléments qui nous permettent d'acquérir l'énergie, le courage, la résolution, toutes les vertus, en un mot, qui donnent la force; nous avons l'aliment moral par excellence : la lumière spirituelle; nous avons la science du bien; ayons-en la puissance!

Vivifions notre philosophie par un courage intrépide, réalisons-la par la pratique des vérités que nous possédons, et, sous l'influence de nos exemples, les méchants deviendront doux, les faibles deviendront forts, les orgueilleux se feront humbles; les riches apprendront à connaître les joies de l'assistance et de la solidarité fraternelle; le baume de la Charité pansera toutes les blessures; la paix et le bonheur dissiperont les angoisses qui torturent le cœur de tant de malheureux, et l'humanité s'acheminera à grands pas, par l'accomplissement de la Loi d'Amour, vers la possession sublime de l'Idéal divin.

BEAUDELOT.

Dans notre prochain numéro du 5 mars, nous publierons : *Paraboles*, de notre éminent collaborateur M. ALBIN VALABRÈGUE.

RÉNOVATION

A Monsieur Léon Denis.

Le doute était partout, il régnait sur le monde.
Et l'homme était en proie à l'angoisse profonde.
Et son esprit lassé,
Au milieu du chaos, en cette nuit si sombre,
Se refusait à croire à l'église qui sombre,
Symbole du passé!

Et les pauvres humains, anxieux par le doute,
Se demandaient, en vain, où conduit cette route
Qui nous mène à la mort!
Et la Foi s'en allait. Seul, devant la souffrance,
L'homme perdait aussi la divine Espérance
Qui fait que l'on est fort!...

Du fond de l'Infini, Dieu qui veillait sans cesse
Eût de l'humanité pitié de la détresse,
Et par sa volonté,
Les Esprits, ces vivants! ont déchiré le voile
Que la tombe cachait. L'avenir se dévoile
Sublime Vérité!

Ils sont venus vers nous, nous prouver la survie
Ils nous ont dit : Croyez! Car la mort c'est la vie!
Et le doute s'enfuit!
De l'Immortalité nous apportant la preuve,
Ranimer notre Foi! Voilà, voilà leur œuvre
Et la lumière luit!

Redonnant l'Espérance à toute créature
Ils disent : Le Progrès est la loi de Nature!
Que cet espoir est beau!
S'élancer dans l'azur! Sortir enfin de l'ombre!
Monter, toujours monter dans les sphères sans nombre
Au delà du tombeau.

Ils disent : Soyez bons, vertueux, charitables.
Ne fermez pas l'oreille, aux cris des misérables.
La devise est l'Amour!
O croyance sublime! Et sur la terre entière
Comme un flambeau divin a surgi la lumière
La nuit fait place au jour!

Marie C...

La Roche-sur-Yon, le 7 février 1899.

DE L'INSTABILITÉ DES CHOSES HUMAINES

Folie de la vanité humaine, néant de la force, de la puissance, de la richesse. Trop courte durée de la jeunesse et du bonheur, tout fuit, tout s'efface, tout disparaît.

Fantastique paysage peuplé de brumes et de vagues chimères que le moindre souffle disperse et emporte au loin. Eau qui s'éloigne sans retour pour tomber dans le gouffre de l'océan. Fleurs passagères aussitôt fanées qu'écloses. Tout nous montre les vicissitudes et le peu de durée des choses humaines; à peine sont-elles que déjà leur souvenir n'est plus.

En vain, les monts au front neigeux semblent-ils crier éternité; en vain les continents et les vastes mers paraissent-ils se partager à jamais le domaine de la terre.

Demain, le mont aura disparu, demain un océan nouveau tiendra la place des riches contrées, demain une autre terre aura surgi du fond des ondes.

Les étoiles elles-mêmes, dont le froid rayon scintille au firmament, vont, d'une marche inconnue, vers des régions inaccessibles à l'œil humain. Leur immobilité est apparente et demain le ciel aura changé.

Cherche partout autour de toi, cherche dans l'infini de l'espace cherche dans l'espace imperceptible, cherche sans jamais te lasser quelque chose qui soit stable et tu ne le trouveras pas, car tout change tout se transforme, tout s'anéantit.

A peine tes yeux se sont-ils ouverts à la lumière que te voilà aux portes du tombeau, à peine as-tu compté sur une chose qu'elle t'échappe.

Le bonheur que tu as rêvé n'a été qu'une illusion mensongère, la fortune que tu as poursuivie, si elle ne t'a pas été rebelle ne t'a donné que des déceptions. La vie que tu as voulu étreindre ne t'a montré les fleurs du printemps que pour les faire tomber sous tes yeux, flétries par le souffle brûlant du désert.

Ton frèle esquif battu par les tempêtes, jouet des flots et des vents n'a jamais pu trouver un port à l'abri des orages tout ce que tu as édifié, bâti sur le sable s'est effondré aussitôt.

La jeunesse, la santé, le bonheur, la fortune, l'amitié, l'amour, tout t'a trahi!

Ton demain est l'incertitude.

Où vas-tu? — Qui le sait!

Que te réserve l'avenir? — Comment le prévoir, ce que tes yeux contemplaient le matin a disparu le soir. L'heure qui suit l'heure change la face du monde; sur quoi t'arrêter? Le vieux granit lui-même, mordu par l'âpre baiser du vent deviendra poussière.

Non, ne cherche pas, ce serait peine inutile.

Rien de ce qui est la grossière et matérielle enveloppe des êtres, leur apparence tangible ne survit.

Seule est immortelle : l'immortelle pensée dans l'éternel travail.

Que tout change donc, que les peuples disparaissent, que les cités soient en ruines, que les montagnes s'écroulent que les astres meurent si l'âme doit planer sonveraine dans la durée qu'elle s'est conquise.

Que périsse la forme si l'idée subsiste et rayonne toujours plus puissante dans l'Univers.

Si ton œil ne s'attache qu'à l'extérieur des choses, si tu ne vois que la confusion apparente de la création, si ton esprit n'a d'autres sens que ceux que te donne la matière, tu es bien à plaindre, car tu ne puiseras dans tout ceci que l'amertume et le dégoût.

L'instabilité des choses humaines te remplira de trouble, la crainte sera ton lot, le bruit formidable des écroulements attristera ton oreille et l'inexorable fuite du temps jettera un crêpe épais sur tes jours.

Mais si ton œil sait pénétrer sous la forme pour y découvrir la pensée qui s'y agite, si tu peux dominer le temps et le faire tenir dans ton regard, si tu peux contempler le passé et le futur dans l'éternel présent, si enfin l'accès du monde spirituel t'est donné, homme, marche hardiment dans la vie, car tout t'apparaîtra dans l'inébranlable manifestation de l'intelligence et de la bonté.

De toutes les ruines tu entendras monter le chant triomphal de la vie, sur toutes les dévastations surgira la verte floraison d'une renaissance.

Les époques ne te sembleront plus que la manifestation constante de l'humanité.

Dans le présent tu sentiras frémir, vivre, agir tout le passé. Les déserts, eux-mêmes, auront une voix pour glorifier l'éternité de la pensée humaine.

Les mondes passent, les humanités restent.

Ne sont-elles pas les expressions de la divinité.

Les personnalités transitoires s'effacent, mais les individus demeurent, progressant d'état en état, au sein de l'éternelle sagesse.

Qu'importe, à celui qui a senti passer le souffle universel et la palpitation du cœur de Dieu dans celui de l'homme, les déceptions et les ruines; il porte en lui la consolation et la certitude.

L'impérissable vie de l'esprit illumine pour lui de sa lumière les ténèbres de la mort d'une apothéose de gloire.

Entre l'humanité vivante et l'humanité plus vivante encore de ceux qui ne sont plus, il sent l'accord qui s'établit; des voix se répondent, murmure confus d'abord, imperceptibles bruissements d'ailes sur les confins du mystère, puis des paroles volent de plus en plus rapides et pressées messagères des temps nouveaux.

Que disent-elles?

Que l'homme doit croire et espérer quand même, que tout a un but ici-bas et que, sans les constantes mutations de la forme s'élabore l'humanité. Que rien de ce que nous avons voulu, cherché, poursuivi dans le bien et la vérité ne nous sera refusé.

Et, si nous ne nous bâtissons pas en apparence des temples indestructibles, si nous ne pouvons nous flatter de construire un asile inviolable : avec des matériaux inconnus nous édifions notre demeure éternelle, nous posons les assises, sans cesse exhaussées du temple grandiose, où l'humanité tout entière célèbrera l'effort de son immense labeur.

Tout passe et tout dure.

Tout passe de ce qui est temporaire et relatif tout reste de ce qui est éternel et absolu.

Les choses humaines qui ne sont qu'humaines s'anéantissent après une durée éphémère, mais les choses humaines qui sont divines par leur beauté, leur justice ou leur bonté demeurent éternellement.

F. HARDELEY.

VOIX DE L'AU-DELA

A une personne torturée par le doute. Les bons et les mauvais esprits.

Si vous pouviez savoir combien vous retardez votre avancement spirituel en vous laissant aller à tous vos doutes, vous demanderiez à Dieu de vous délivrer au plus vite de cet esprit de révolte qui est en vous. Vous voulez, et vous hésitez à vouloir tout à la fois ; vous sentez que la raison vous dit de croire et votre âme inquiète se raidit. Abandonnez-vous à Dieu avec confiance, et ne vous laissez pas arrêter dans la voie que vous désirez suivre.

Votre directeur en vous défendant de vous occuper de spiritisme est logique avec lui-même. C'est un homme rempli de bonté et de dévouement; mais malheureusement, il est plein de préjugés et dans sa croyance d'être dans la vérité, il voudrait vous éloigner de cette lumière qui brillera pour tous un jour, quoique fassent les hommes pour la mettre sous le boisseau.

Ah! si les prêtres revenant à la simplicité et à la grandeur des premiers disciples du Christ, n'avaient en vue que le bien spirituel des âmes qui leur sont confiées, s'ils cherchaient avant tout le royaume de Dieu, quelle belle et sainte mission ils auraient à accomplir, et que de bien ils pourraient faire! Mais ils oublient le ciel pour ne penser qu'aux biens périssables.

Gardez vos croyances, gardez-les pieusement, toutes les croyances sont respectables du moment qu'elles ont pour but la glorification de Dieu et la connaissance de la loi d'amour; mais n'entravez pas l'évolution de votre esprit par l'obstination que vous mettez à ne pas vous soumettre aux preuves indéniables que vous avez de la communication des vivants et des morts, ou pour mieux dire du monde visible et du monde invisible. Toute loi qui a pour base l'amour de Dieu et l'amour du prochain est une loi divine : le démon tel que vous le représentent les prêtres ne connaît que la haine, comment donc pourrait-il vous recommander la charité? Pourquoi vous enseignerait-il que la prière est nécessaire, puisque la prière bien faite retombe sur celui qui prie en rosée vivifiante? Non, le démon n'est pour rien dans ces communications, que votre âme reste en paix. Sans doute il y a de mauvais esprits qui cherchent à dérouter les hommes, et ce sont justement ceux-là qui vous persécutent par les doutes qu'ils font naitre en vous. Priez, priez avec ferveur, afin que ce trouble se dissipe, et qu'enfin la lumière brille à vos yeux.

J'ai essayé de calmer un peu cette âme troublée et je serais bien heureux de réussir. Que d'ombres encore il faut dissiper pour que la vérité éclate dans toute sa magnificence. *Formez une ligue de prières et de charité,* afin que les Esprits éclairés mettent en fuite cet essaim d'esprits légers et inquiets qui pourchassent les âmes timides.

Un guide de votre cercle.

A ma fille, le jour de sa fête.

Je demande pardon à mes chères et dévouées amies; mais c'est à toi ma bien-aimée fille que je veux m'adresser ce soir pour te souhaiter une bonne fête. Voici déjà la deuxième fois depuis ma désincarnation que se présentent ces deux jours de la sainte Cécile et de la sainte Clémentine mais plus heureuse cette année que l'an passé, je puis (puisque tu es une croyante) t'adresser mes souhaits. Que ces jours se passent pour toi sans trop de tristes retours vers le passé, ne songe pas à ce qui a été, songe à ce qui sera. Dans quelque temps, quand ce corps que tu traînes se sera détruit et que tu t'élanceras radieuse vers les sphères célestes, alors nos âmes se réuniront dans le sein de Dieu, et les souhaits que nous ferons alors seront toujours exaucés, parce qu'ils seront tous selon la volonté du Tout-Puissant.

Je te donnais des fleurs autrefois, ma chère enfant, si je pouvais t'en offrir une ce soir, tu serais émerveillée de sa beauté, si je pouvais au moins te décrire celles que j'ai vues, dans un des mondes de l'espace que Dieu m'a permis de visiter; mais je crains de ne pouvoir me faire bien comprendre, votre langue si pauvre ne contient pas les mots qu'il me faudrait pour vous dépeindre ces merveilles. Et cependant je veux essayer, parce que je pourrai tirer une conclusion pratique de la description faite.

Figure-toi une fleur qui, par sa forme rappelle un peu le lys, mais plus majestueuse encore, et d'une blancheur si pure et si transparente, que l'hermine à côté d'elle serait terne et grise. De sa corolle sort une touffe d'étamines minces et flexibles, si menues que l'on dirait des cheveux d'or; ces étamines caressées par le vent, un vent comme vous n'en connaissez pas sur terre, rendent une harmonie suave, du reste dans cette planète *Vega*, tout est harmonie. Les feuilles sont d'un violet-rose et d'une forme bizarre, quand le moment de la fécondation arrive, la corolle se ferme et change de couleur; du blanc, elle passe successivement au rose-tendre veiné de bleu, puis au jaune-orange, et enfin elle arrive à ressembler à un calice d'or. Un matin le calice s'ouvre, et de son sein jaillit une pluie d'étincelles lumineuses qui se répandent dans l'air avec une mélodie si douce, que rien ne peut vous en donner une idée. Ces étincelles, ce sont les semences qui vont à leur tour germer et devenir des plantes merveilleuses.

Eh bien ma chère enfant! c'est cette fleur que

je t'offre : que ton cœur, comme elle, ait la pureté : le *blanc*, l'humilité, le *violet*, le *rose* signifie la charité, et qu'enfin il soit comme un calice d'or, duquel s'échappent en étincelles l'amour de Dieu et du prochain, et l'ardente prière.

Oui, chère fille aimée, il faut prier beaucoup afin que Dieu bénisse les efforts que tu tentes auprès de tes amis pour leur ouvrir les voies de la vérité; mais il faut aussi *prêcher d'exemple* et appuyer tes paroles sur des actes.

Que servirait de parler de cette sublime vérité, si tu ne donnais l'exemple de la douceur, de la mansuétude, de l'indulgence? C'est en devenant saint soi-même que l'on convertit les autres, et un *acte de charité vaut cent fois mieux que le plus éloquent discours.*

Je vous dis à toutes quatre un affectueux bonsoir, une autre fois, je serai moins égoïste et m'occuperai un peu plus de vous.

B...

La Patrie!

Ces lignes ont été obtenues après la lecture du touchant discours prononcé par M. J. Claretie à la Comédie-Française, le 19 janvier dernier, en l'honneur de Seveste, tué à Buzenval, le 19 janvier 1871.

Vive la France.

Je ne regrette qu'une chose, c'est de ne pouvoir donner encore une fois ma vie pour la patrie. La patrie! sol béni conquis pièce par pièce par nos ancêtres, terre chérie où s'est écoulée mon enfance, je te salue et te bénis!

Mais que cette patrie de l'au-delà est plus belle mille fois! Vision de la dernière heure, vous êtes devenue la réalité, palais merveilleux entrevu par mes regards mourants, je vous contemple, monde sublime et mystérieux, je vous comprends! Immortalité, je vous salue!

SEVESTE.

Le 20 *janvier* 1899.

DU CIEL ET DE L'ENFER

Au sujet des communications du pasteur

(Nous allons publier une série de douze instructions obtenues chez la veuve d'un ancien officier supérieur, Mme Duparc, aujourd'hui décédée.

Ces instructions écrites medianimiquement par une jeune fille de vingt ans ont été dictées, selon toute probabilité, par l'esprit d'un pasteur protestant, le pasteur B..., mort depuis peu.

Cet esprit, après s'être manifesté par différents médiums avait fini par désigner Mlle D... comme devant lui servir d'intermédiaire pour écrire sous son influence ces instructions qu'il destinait à quelques-uns de ses collègues et aux personnes présentes.

Ce qui porte à croire que ces communications sont bien dues au pasteur B..., c'est que, d'après un certain nombre de témoignages sérieux, elles portent le cachet de son style et de sa forme oratoire.

Mlle D..., catholique, n'avait jamais entendu le pasteur B..., ni lu quoique ce soit de ses écrits.)

I

Mes Frères,

Je veux, en quelques instructions, vous donner un faible aperçu de la vie future dans son universel ensemble, ce que je résume en disant les fins dernières ; car ce que je ne veux pas perdre de vue, c'est le but glorieux où doivent tendre nos efforts.

Cette première instruction traitera du ciel et de l'enfer spirituels, c'est-à-dire de la doctrine spiritualiste considérée au point de vue de la sanction morale qu'elle apporte.

Mais ceci serait-ce bien encore l'aperçu des fins dernières ? Non, car la sanction morale se rattache à l'universalité, et il ne faut pas perdre dans le petit détail terrestre, l'ensemble majestueux de l'Univers moral et matériel. Ce que je désirerais vous faire comprendre, mes frères, c'est l'horizon infini du spiritualisme pur, sans y mêler aucune controverse religieuse. Il n'y a plus ici de bibles, ni livres saints, ni formalités religieuses d'aucun temps et d'aucun peuple ; mais simplement les deux univers qui se touchent, se mêlent, se confondent et se séparent : la MATIÈRE et l'ESPRIT.

Dieu et son œuvre ! Ah ! mes frères, que de choses entrent dans ces deux mots : Dieu et création ! Quel abîme ! Quel infini ! Quel spectacle où l'âme se plonge sans cesse dans une extase sans autre borne que la cause qui la produit. O merveille des merveilles ! O splendeur divine! Quels sont ces transports que tu verses à flot dans l'esprit ? Lumière de vérité, que tes rayons sont puissants ! Par où commencer, ô Seigneur ? Ma faiblesse m'épouvante, ta grandeur m'écrase. Hélas ! la parole humaine est impuissante et ne permet à l'âme de trahir ses transports qu'en les mutilant.

Dieu, maître universel, science infinie, source de toute vie, je t'invoque pour que tu prêtes à mes forces chancelantes l'appui de ta sagesse : je suis comme un aveugle dont les yeux verraient pour la première fois la lumière du jour, et qui ne saurait encore se servir de son regard que d'une manière incertaine. Esprits purs, célestes archanges, protégez-moi, donnez-moi

votre sérénité et votre sage raison, pour que mon âme ne se laisse pas éblouir par la trop vive lumière et qu'elle ne s'anéantisse pas en elle.

J'invoque ton nom, ô Dieu ! pour glorifier tes œuvres devant ceux qui te cherchent dans l'ignorance. Donne-moi l'éloquence et la force de la vérité pour les convaincre ; donne-moi les élans de la Charité pour les amener à toi.

O mon âme, pourquoi te troubler ? Ouvre tes ailes et vole vers les espaces lumineux où plane la pensée ; enivre-toi de ses effluves et viens dans ta puissance nouvelle apporter ton faible tribut au grand œuvre de la divinité.

Mes frères, ici je vous avouerai que ma science est bien petite ; mais je veux, si minime qu'elle soit, vous faire participer à ce qu'elle peut vous offrir de bon et d'heureux, et d'abord, pourquoi rougirais-je de mon ignorance ? elle sera pour vous une instruction, et puissiez-vous voir dans mes descriptions et dans mes discours l'élan sincère d'un cœur pénétré d'amour pour son Créateur, plein d'effusion pour son Dieu ! Oui, j'ignore le plus grand nombre des œuvres divines, car qui peut les embrasser toutes ?

Mais il est une chose qui brise tous les obstacles : c'est le cœur. Ce Dieu que j'avais méconnu sur la terre, dont la création était lettre morte pour moi, m'en voici pénétré, et si pénétré, si rempli d'amour pour Lui, que cet amour me donne la force de venir à vous, et de vouloir vous rapprocher de Lui.

Comment ce miracle s'est-il fait ? O mes frères, tout simplement par la connaissance de l'au-delà où l'humanité insouciante va sans songer. Croyez-vous, que débarrassée des liens du corps, mon âme ait vu tout de suite l'éclatant spectacle qu'elle contemple maintenant ? Non, il fallait avant tout qu'elle connût la sanction de ses actes, avant de connaître les actes de Dieu.

Mes frères, pour vous instruire du peu que je sais, du grand infini que j'entrevois, je veux vous entraîner avec moi de ce monde spirituel que vous avez connu, que votre âme oublie dans sa prison charnelle. Oh ! que je voudrais l'y faite tressaillir, et lui faire dire : « Oui, Seigneur, ma vraie patrie est là, là où tes œuvres éclatent dans toute leur magnificence. » Voyez un peu, mes frères, cette pauvre âme ignorante qui, non seulement a tout oublié, mais s'est complue dans son existence à obscurcir sa pensée par une foule de grossières erreurs, la voyez-vous seule avec ses fausses idées, et sentez-vous son trouble dans le royaume de la mort ? Sensation étrange ! La matière l'enchaîne encore fortement et, cependant l'esprit l'entraîne. Que croire ? Est-ce un rêve, une vision, ou une singulière réalité ? Est-ce la mort ? Est-ce la vie ? Mes frères, voici dans quel trouble mon âme s'est trouvée, elle arrivait là étrangère. Où était Dieu ? où était le ciel ? où était l'enfer ? Elle était dans un monde semblable au monde qu'elle venait de quitter, à première vue si pareil qu'il semblait à mon âme qu'elle était toujours dans la prison d'un corps de chair.

A cet état particulier a succédé pour moi un état plein de joie et de bonheur dès que mon âme a reconnu qu'elle était rentrée dans la vie spirituelle, alors la lumière pénétrant dans mon cœur, a chassé de mon être tout ce qui obscurcissait mes facultés, et la justice de Dieu m'est apparue dans toute sa grande simplicité.

Le monde spirituel m'a montré son magnifique équilibre. Là, l'esprit reste tel qu'il y est plongé par la mort : mêmes vices et mêmes vertus, mêmes instincts bons ou mauvais ; mais aussi, débarrassé de son corps matériel qui fait obstacle à sa sensibilité animique, il voit ses facultés grandir et il juge alors la conséquence de ses actes.

Sa conscience plus puissante se dresse devant lui, et voilà que ses témoignages le plongent dans les tourments du remords ou dans la pure satisfaction que le bien cause à toute âme.

Alors, heureux celui dont le cœur a marché dans la droite voie ; il voit s'ouvrir pour lui le chemin de l'infini progrès ; mais l'âme dont les œuvres ténébreuses ont souillé la vie, voit ses fautes se dresser contre elle. Ici, c'est l'enfer, l'enfer véritable et juste, le coupable puni par lui-même, a cependant devant lui la suprême espérance de racheter ses fautes par la réincarnation.

L'enfer spirituel créé par la seule conscience se continue encore sur la terre dans ces incarnations douloureuses où l'âme expie dans son corps les fautes de ses vies antérieures.

Enfer juste et proportionné à la faiblesse et à l'ignorance, vision consolante malgré son apparente horreur ! Oui, il est dur et pénible de voir l'humanité souffrir et lutter avec la matière ; tantôt s'y laisser entraîner, tantôt triompher du mal ; mais si ces luttes, si ces souffrances sont la conséquence des fautes et des erreurs, elles

n'obscurcissent pas la sublime vision du but glorieux auquel doit tendre l'esprit.

Or, mes frères, j'ai vu avec surprise d'abord, avec joie ensuite, cette magnifique Justice qui rétablit le parfait équilibre du droit et de la raison.

La vue de ce monde de souffrance fait encore mieux ressortir la beauté du monde de paix et de joie que le bien ouvre à l'esprit.

Ce ciel, c'est l'initiation progressive de l'âme à l'œuvre du créateur, à la connaissance de Dieu, et le bonheur que nous achetons par nos œuvres de bien et de charité n'a point de fin, et s'augmente sans cesse ; car il grandit avec nos facultés, et nos facultés grandissent par notre progression dans le bien.

Ce monde qui se révèle à l'âme dès qu'elle sent pénétrer la lumière, lui ouvre l'infini universel dans lequel elle peut se plonger dès que ses connaissances lui montrent la progression spirituelle, et l'enfer, et le paradis de la conscience qui sont la seule et unique sanction que la raison, le cœur, l'intelligence peuvent accepter.

CORRESPONDANCE

Fraternité ! Liberté !

(Nous ne pouvons résister au sentiment qui nous pousse à publier les considérations si élevées et si instructives que contient cette lettre. Par respect pour la modestie de l'auteur, nous ne découvrirons de son nom que les initiales.

Nous avons la conviction que nos frères spiritualistes estimeront grandement la sérénité puissante que procure la charité fraternelle. Ce témoignage nous vient, du reste, d'un grand cœur, source merveilleuse et singulière, qui, à l'encontre de toutes les autres, est intarissable, car plus elle est mise à contribution, plus elle devient riche et abondante).

Paris, 16 février 1899.

Cher Monsieur,

Je tiens à vous remercier, quoique tardivement, de l'amabilité que vous avez eue de nous offrir le volume relié de la dernière année de votre excellente Revue.

. . . .

Nous considérons les spirites ou spiritualistes comme nos frères les plus chers; mais nous savons aussi que quelques-uns d'entre eux ne nous considèrent pas de la même façon. Nous le regrettons vivement, tout en faisant des vœux pour que l'esprit et le cœur de ceux qui voient en nous des ennemis, deviennent plus conséquents avec l'esprit de fraternité et d'amour, qu'ils ont inscrit en lettres d'or sur leur bannière.

Grand et large est le chemin qui mène à la Vérité, et tous y peuvent cheminer à l'aise. Ce dont il faut bien se garder, c'est de critiquer le pauvre pèlerin qui marche à côté de nous ou dans un sentier qu'il préfère; c'est de dire : moi seul suis dans le bon chemin, mes frères sont dans l'erreur et mon devoir est de prouver que leur cause est mauvaise, que leur idéal est un mirage et leurs croyances une illusion de leur mortalité.

Chacun va où il veut, là où le portent ses tendances, ses impulsions, et nul n'a le droit de dire à un autre : Tu fais fausse route, suis-moi et tu seras dans le bon chemin. Les nuances qui différencient les hommes sont faibles, et nul d'entre eux ne peut se poser en maître vis-à-vis de son père. Cependant chacun peut être à la fois maître et élève. On trouve toujours quelqu'un plus savant ou plus ignorant que soi sur un sujet quelconque et l'enseignement mutuel est une des multiples applications de la loi de solidarité ; mais il faut que cette situation de maître ou d'élève soit librement reconnue et non imposée.

Laissons donc chacun libre de choisir la bannière qui lui convient le mieux ; et soyons bien convaincus que si l'un de nous fait fausse route, l'expérience cruelle qu'il fera à un moment donné l'éclairera sur son véritable chemin. L'expérience personnelle est la seule méthode qui convienne à l'évolution humaine; mais elle ne peut être suivie que par les âmes déjà fortes. Il ne faut donc pas blâmer celles qui, étant trop encore faibles pour se guider elles-mêmes, cherchent leur lumière et leur guide dans la Religion ou dans les sociétés de leur choix. L'homme doit se développer par lui-même, c'est, en effet, ce que nous disons ; mais nous répétons aussi ce proverbe : *Væ soli* ! La loi de solidarité et d'amour qui unit ou doit unir tous les êtres est essentiellement opposée à l'isolement de ces mêmes êtres ; et le groupement, d'abord établi sur des affinités individuelles, doit aller s'élargissant de plus en plus jusqu'à former un tout homogène et compact, dont tous les hommes constitueraient les parties, nous n'en sommes pas encore là, mais nous y viendrons.

Votre belle Revue, cher monsieur, prêche l'Amour et la Concorde, enseigne un Idéal, qui s'appuie sur la Charité, votre concours à l'œuvre finale est donc tout indiqué.

Point de controverse, pas de critiques. Si nos frères ont des défauts, ne les mettons point en relief. C'est du temps perdu, qui aurait pu être employé à déraciner les nôtres. Vantons, au contraire, l'idéal de nos frères, quand il est élevé, admirons leurs efforts pour le réaliser ; et si nous parlons du nôtre, ne l'exaltons jamais en dépréciant celui de nos frères.

Voilà, cher Monsieur, nos sentiments. Le difficile sans doute est de les mettre en pratique. Nous y employons tous nos efforts, mais, comme nos autres frères, nous sommes des hommes et partant sujets à leurs faiblesses.

Qu'une indulgence réciproque soit la loi commune de nos rapports, et tout ira bien.

Bien fraternellement à vous.

P. G.

Originale médiumnité.

Monsieur,

Depuis deux ans environ, j'ai adopté la doctrine spirite, et suis devenu au prosélyte de Mlle M. T..., toute dévouée et très charitable personne, je suis très heureux de vous faire part des intuitions surnaturelles que j'ai eues il y a quelques jours.

Ouvrier mécanicien, j'appartiens actuellement à une des plus grandes fabriques de coffres-forts de Paris (pour éviter toute réclame je je m'abstiendrai de donner le nom de la maison) je voyage pour faire les ouvertures après décès, etc.

Les deux cas que je vais vous décrire sont mystérieux et méritent à mon avis d'être publiés :

Je fus appelé tout dernièrement, au Petit-Ivry chez un docteur désincarné, pour faire l'ouverture de son coffre-fort. Les principaux serruriers du pays avaient travaillé pendant des journées sans résultat, et tous d'un commun accord avaient déclaré la fracture obligatoire.

Le lendemain matin, j'arrivais en face du meuble, la demoiselle de là maison me dit : « Pensez-vous que ce sera long? » Je lui répondis : « Ce travail peut durer trois ou quatre heures, peut-être même une journée. » Ayant confiance dans les amis de l'Espace je fais mentalement mon évocation, j'eus à peine le temps d'achever qu'une voix me dit : 244 et en deux secondes j'ouvre le coffre-fort devant la demoiselle et messieurs les serruriers qui se regardent en me questionnant des yeux. Sans attendre je leur dis : « J'ai invoqué l'esprit qui habitait cette maison et l'intuition m'a été donnée. »

Il arrive une fois sur mille d'avoir à ouvrir un coffre fermé sur un nombre où deux chiffres sont semblables, j'oserais même dire que cela n'arrive jamais!

Le second cas, le voici : « Je fus demandé à Reims pour une semblable besogne.

Le père de famille avait fait cadeau à sa fille, d'un coffre-fort, ainsi qu'il avait fait pour chacun de ses autres enfants. Le père avait combiné les chiffres de la fermeture sans les faire connaître à sa fille. Le coffre-fort se trouvait donc fermé par deux combinaisons distinctes. Le père connaissait la combinaison de sa fille, mais celle-ci ignorait celle de son père.

Un jour la jeune fille dit à son père : « Vous connaissez la combinaison de mon coffre-fort donnez-moi aussi la vôtre. »

Le père lui répondit : « Tu ne la sauras, mais pas maintenant, tu la connaîtras plus tard. »

Quelques jours après, cet homme tombe très malade et incapable de prononcer une parole. Au moment de sa mort, il fait à deux ou trois reprises un geste concernant les deux coffres et fait signe à sa fille que son âme s'en va; c'en était fait. Ces signes restent incompréhensibles pour cette demoiselle.

J'arrive donc dans cette maison : on me montre les coffres-forts en me disant la combinaison n'est pas brouillée, voici les clefs, j'ignore les numéros ou les noms qui peuvent jouer. Je ne perds pas mon habitude, je fais mon évocation et il me vient à l'idée : 333, j'opère et j'ouvre le coffre instantanément. c'était le même numéro que celui de la demoiselle. « Ces signes, lui dis-je, que monsieur votre père faisait, c'était pour vous faire comprendre que la combinaison de son coffre-fort était la même que la vôtre »

En attendant le plaisir de relire ces quelques lignes dans votre très estimé journal, recevez, monsieur, de votre frère en croyance tous les remerciements et l'assurance de son profond respect

E. S.

ECHOS

Conférence par Gabriel Delanne.

Le dimanche 26 février, à 2 h. 1/2 très précises, salle du Grand-Orient de France, 16, rue Cadet : Conférence avec projections sur *les Habitants du monde invisible.*

***

Le groupe des Universalistes de Paris a repris le projet d'un grand congrès de l'Humanité, à Paris, en 1900.

L'objectif de ce Congrès sera de rechercher, dans un esprit d'amour, les voies et moyens scientifiques les plus propres à augmenter et répandre les connaissances humaines, afin de concourir le plus activement possible au bien-être, au perfectionnement et au bonheur de l'homme, aussi bien qu'à l'amélioration du sort de tous les êtres utiles et profitables à l'humanité.

Sont et seront admis de plein droit, avec empressement, comme membres du Comité d'honneur et de patronage, les journalistes, rédacteurs, gérants, directeurs et administrateurs des journaux et revues combattant pour la justice, la lumière et la vérité, pour la solidarité humaine, pour la sécurité et le bien être de tous.

Les séances du grand Congrès de l'Humanité auront lieu à Paris entre le 19 et le 30 septembre 1900. Le secrétariat général est installé, 36, boulevard du Temple, à Paris.

***

Une très intéressante réunion familière a eu lieu dimanche, 12 février, à 4 heures, au *Groupe des*

Universalistes, 6, boulevard de Magenta, à Paris, où M. Nicolas de Népluye, grand et riche propriétaire à Ianpol, gouvernement de Tsernigosky, en Russie. a donné des détails et renseignements sur la Confrérie Ouvrière agricole, industrielle et commerciale, dont il est le fondateur. Cette œuvre, commencée voici bientôt vingt ans, semble vraiment avoir été basée sur les principes de la doctrine de Charles Fourier. Les résultats sont des plus encourageants. M. N. de Népluye a su captiver toutes les sympathies de son nombreux auditoire par sa modestie et par la conviction communicative qu'il a apportées dans sa péroraison. Aussi, l'enthousiasme fut-il à son comble, lorsque le baron Textor de Ravisi, doyen de la réunion, dans quelques paroles chaleureuses, proclama *Apôtre de l'Humanité*, l'homme intelligent et dévoué qu'est Nicolas de Népluye !

Cette réunion laissera un souvenir inoubliable dans la mémoire de tous ceux qui ont eu le plaisir d'y assister. En terminant, disons que M. N. de Nepluye est l'un des Présidents d'honneur du grand Congrès de l'Humanité qui aura lieu à Paris entre le 19 et le 30 septembre 1900. Nous le reverrons donc à cette occasion-là. Nul doute qu'un rapport complet sur la Confrérie ouvrière de Ianpol, ne soit imprimé dans le volume des *Acta* de ce grand Congrès de l'Humanité.

A LA VILLA DES PALMIERS

Aime et Crois (*Suite et fin*)

La jeune femme, pour cette fois, ne s'était pas abandonnée à un long désespoir ; elle voulait se venger et elle jugea que la punition la plus efficace serait un départ immédiat.

Voyant que Prétextat, furieux, voulait se précipiter dans la chambre, Orion arrêta son bras.

— Pas d'emportement, c'est le calme et la réserve qui, seuls, réagissent sur une nature nerveuse et emportée comme Siomara. Va, et tâche de subir avec honneur ta première tempête conjugale ; j'apparaîtrai quand ce sera nécessaire pour prouver ton innocence.

Le jeune homme se domina avec effort et seulement sa voix voilée dénotait son irritation intime quand il souleva le rideau et demanda :

— Où te disposes-tu à partir précipitamment au milieu de la nuit, et de quel homme infâme parles-tu ?

A la vue de son mari, Siomara ressentit une défaillance intérieure, et un instant la voix lui manqua, mais cette faiblesse fut courte ; pâle de colère, elle fit un pas vers lui :

— C'est de toi que je parle, traître, lâche, espion qui as dénoncé notre fuite à Marius. Aidé par ton digne maître, Orion, tu as, sur le cadavre d'Octavius, édifié ton propre bonheur.

A cette véhémente apostrophe, Prétextat pâlit et fronça les sourcils, mais refoulant sa colère, il s'adossa à une table et répondit :

— Le bonheur est douteux, s'il commence par de si flatteuses accusations.

Un rouge écarlate inonda les joues de Siomara au ton ironique de cette réponse.

— Je découvre que l'impudence n'est pas la moindre de tes qualités ; heureusement il existe un témoin de tes exploits : approche, Menès.

D'un geste irrésistible, elle appela l'adolescent qui s'était retiré au fond de l'appartement.

— Nie, si tu l'oses, à ce témoin oculaire, que le soir du jour néfaste tu as pénétré clandestinement dans notre jardin pour nous dénoncer à Marius. A quoi bon, d'ailleurs, cette discussion ? Je suis convaincue, moi, et je te quitte, te délivrant à jamais d'un bonheur douteux...

Pour cette fois, le sang-froid de Prétextat manqua chavirer ; tout son sang lui monta à la tête et sa voix tremblait quand il répondit :

— Tu oublies une bagatelle, que tu es ma femme et que pour tes projets de voyage tu as besoin de ma permission. Je devrais, certes, te laisser partir après toutes les insultes que tu me lances à la face sans même me demander si je suis coupable et si le véritable espion, dénonciateur et calomniateur, n'est pas ce misérable ?

Il désignait Menès, qui le fixait avec une haineuse satisfaction ; mais en cet instant Orion entra, et, à sa vue, l'adolescent pâlit et se troubla. Mais, sans l'honorer d'un regard, le savant s'approcha de Siomara, et, prenant sa main tremblante, lui dit avec un mélange de sévérité et de raillerie :

— N'as-tu pas honte d'accuser et de condamner avant d'exiger des preuve du crime ? Où sont ta raison et ton bon cœur ? Tu crois aveuglément à un inconnu, et à ton époux tu ne demandes pas franchement : « As-tu fais cela ? » Eh bien ! je te le dirai à la place de Prétextat. Oui, il a été dans votre jardin, et les apparences sont contre lui, mais sa seule intention était de faire honte à la femme qui fuyait le toit conjugal, de son intolérance pour les faiblesses d'au-

trui. Le délateur fut *Sergius*. Il avait surpris un de tes entretiens avec Octavius et votre plan de fuite, et c'est *lui* qui vous dénonça au tribun telle est la vérité... ou peut-être me tiens-tu aussi pour un menteur?

Siomara, qui avait écouté toute pâle et décontenancée, détourna la tête sans répondre.

— Heureusement pour moi il existe un témoin qui, j'espère, aura autant de prix à tes yeux que Menès, dit Orion avec ironie ; c'est Flavius. Il connaît la vérité et pourra témoigner que Sergius vous a trahis. En attendant que tu puisses le consulter, regarde.

Il tira de ses vêtements une baguette à sept nœuds et l'éleva d'un geste d'irrésistible autorité : les bougies qui éclairaient l'appartement s'éteignirent brusquement, et, dans l'obscurité profonde, apparut un nuage blanchâtre, qui s'agrandit avec une vitesse vertigineuse, emplissant tout d'une douce lumière semblable à celle de la lune. Les murs de la chambre semblaient s'étendre, reculer, puis s'engouffrer dans l'ombre; des bosquets épais, dont le vent de la nuit faisait vibrer le feuillage, surgissaient autour des assistants; puis apparut, à quelques pas d'eux, la terrasse de la maison de Marius. La traînée de lumière jaillissait comme alors de la porte ouverte, éclairant Sergius, qui, pâle et agité, arpentait la terrasse, froissant sa toge d'une main fiévreuse. Au même instant, la haute stature du tribun se dessina dans l'embrasure, et l'entretien fatal se déroula entre les deux hommes avec une telle réalité de vie que Siomara, muette d'épouvante, oublia que c'étaient des spectres que le mage évoquait des rayons du passé : elle croyait se trouver dans ces lieux si bien connus, revoir vivant ce mari qu'elle avait voulu fuir, et dont la voix tintait à son oreille.

Orion était superbe; son beau visage respirait une énergie et une puissance surhumaines; au-dessus de son front miroitait une étoile flamboyante d'où surgissaient, s'élançant dans toutes les directions, des centaines de fils lumineux. Brusquement il abaissa le bras qui élevait la baguette magique : la vision disparut et les lumières se rallumèrent. Ecrasée, anéantie, Siomara fit quelques pas en chancelant, puis se laissa tomber sur un siège et ensevelit sa tête dans ses bras croisés; quant à Prétextat, il saisit la main du mage, et, les yeux pleins de larmes de gratitude, la pressa contre ses lèvres.

— Maintenant c'est à toi que je dois dire quelques paroles, fit durement Orion se tournant vers Menès qui pleurait à fendre l'âme : être méchant et impur, tu aspires à la lumière, à la science suprême, tu veux devenir un initié et tu es incapable de museler la plus basse des passions, l'envie mesquine, la haine aveugle qui te pousse à détruire le repos et la confiance d'êtres innocents, à leur infliger des souffrances, à semer la discorde? Sors et n'ose reparaître devant mes yeux ; pour un semblable élève, l'enseignement est superflu.

Tremblant comme une feuille, hors de lui de désespoir, l'adolescent se jeta aux pieds du savant et embrassa ses genoux, balbutiant d'une voix étouffée :

— Pardonne-moi, maître, ne me repousse pas !

— Pardonne-lui, père, et ne le laisse pas périr moralement en le privant de ton enseignement et de ta protection, dit Prétextat avec commisération.

— Que l'intercession de celui que tu as injustement accusé te serve de sauvegarde, dit Orion jetant à son fils un regard amical. Maintenant, rentre dans ta chambre, Menès ; demain nous reparlerons.

Dès que Menès eut quitté la chambre. Prétextat sortit sur la terrasse sans dire un mot à sa femme, et s'accouda à la balustrade; mais Orion s'approcha de Siomara et dit avec un léger reproche :

— Eh bien! ma fille, tu vois que dans ton comportement tu as été injuste envers Prétextat; va et demande-lui pardon; il est offensé à son droit, et c'est toi qui es coupable de l'avoir méconnu.

La jeune femme se redressa aussitôt; ses yeux étincelaient et sa bouche rose se plissa dédaigneusement.

— Moi, demander pardon de ce que, par hasard, il est innocent, et profite de l'occasion pour jouer la victime? répondit-elle avec indignation. C'est toi, Orion, qui peux rougir de m'avoir entraîné par tes astucieux discours à devenir sa femme pour m'humilier plus tard. Et c'est Prétextat qui n'a qu'à me demander pardon des méchantes intentions avec lesquelles il s'est faufilé dans notre jardin, et aussi de tous les ennuis présents : que j'aie pu me tromper est naturel.

Une seconde, le savant resta étonné, puis, dissimulant une violente envie de rire, il répondit :

— J'admire, ma fille, ta logique féminine; seulement, il serait malaisé de discuter la valeur de tes raisons, et, pour ne pas te troubler de nouveau par mes astucieux discours, je me retire, m'en remettant à ton bon cœur et à ton instinct de justice pour conclure la paix sans nuire à ta dignité. Demain, je l'espère, l'orage sera passé et le ciel conjugal sans nuages.

Restés seuls, un long silence s'établit entre les jeunes époux. Prétextat ne bougeait pas de la terrasse; des sentiments très mélangés l'agitaient; amour et orgueil blessés luttaient; le faisant pencher tantôt vers la conciliation, tantôt vers l'entêtement et la rancune. Siomara aussi restait sur son fauteuil, mais de temps en temps jetait un regard dérobé sur la terrasse. L'agitation, le chagrin de Prétextat se peignaient si bien dans le geste nerveux avec lequel il passa la main dans ses cheveux, puis s'essuya les yeux qu'elle ne douta pas que l'offense imméritée ne l'eût profondément atteint; et comme la colère de Siomara s'était déjà évaporée dans un petit coin de sa conscience, elle eut quelque regret d'avoir si durement traité son ami d'enfance, de l'avoir appelé traître et infâme quand il était innocent. Néanmoins, s'excuser et prendre la faute sur soi, impossible. La jeune femme s'accouda, et, pendant quelques instants, songea profondément; puis, se levant résolument, elle passa sur la terrasse et appela: « Prétextat! » Ne recevant pas de réponse, elle posa deux doigts sur son bras et répéta son appel: même silence. La tête de Prétextat se tourna vers la mer et ses traits prirent une expression sombre et concentrée. « Ah! il ose être offensé! » pensa Siomara, et un sourire malin et ironique plissa ses lèvres.

— Tu ne veux pas de mon adieu, dit-elle, faisant un pas en arrière: je pars donc comme tu me l'as permis et tiens ton silence pour un consentement; tu seras libre d'acquérir dans l'avenir un bonheur moins douteux.

Elle se détourna, mais, d'un geste brusque et rapide, Prétextat l'enlaça et la retint.

— Siomara, est-ce pour me railler que tu es venue ou pour m'apporter la paix? Je n'exige pas même que tu t'excuses de m'avoir tellement méconnu, dit-il d'une voix troublée.

La jeune femme ne résista pas, elle leva les yeux sur lui et un sourire artistiquement mélangé de conciliation, de coquetterie et de malice, errait sur ses lèvres quand elle répondit:

— C'est de l'indulgence, mais de quoi te demanderais-je pardon? Est-ce ma faute si, une fois sur cent, tu te trouves innocent, homme détestable, toujours couvert d'apparences criminelles. C'est parce que ton désespoir m'a touchée que je te propose la paix.

Pauvre Prétextat, aveuglé et subjugué, il oublia que c'était cette même bouche rose qui lui avait dit tant de paroles blessantes, et la baisa sans rancune.

— Il ne dépend que de toi de ne pas croire aux apparences; Orion t'a prouvé que je suis innocent.

— C'est heureux qu'il soit un mage et sache faire des miracles, autrement je ne l'aurais pas cru, répondit Siomara en riant; il a pour toi une criminelle faiblesse, mais puisque je te pardonne tes méfaits, je pardonne aussi à Orion toutes ses intrigues.

— Orion un intrigant? fit Prétextat scandalisé. Peux-tu être si ingrate pour sa bonté? Et encore, méchante, tu n'as pas voulu qu'il nous liât pour l'éternité.

— Non, non, je n'ai pas la fatuité d'espérer te plaire éternellement, et je ne veux pas être un obstacle quand, la prochaine fois, tu préféreras de nouveau Alcia.

J.-W. Rochester.

L'abondance des matières nous force à reporter au prochain numéro; un article : *Quelques notes générales sur les Fluides*, de notre excellent frère le commandant Tegrad.

L'Administrateur-Gérant : A.-M. Beaudelot.

Imprimerie Noizette et Cie, 8, rue Campagne-1re, Paris.